

# Contrôle continu

Spécialité

Résumés de cours

Exercices

Contrôles

Corrigés

# Humanités, Littérature et Philosophie

Résumés de cours, exercices et corrigés

**NOUVEAUX  
PROGRAMMES**

**T<sup>le</sup>**

ellipses





Spécialité

**Humanités, Littérature et Philosophie**



# Contrôle continu

Résumés de cours

Exercices

Contrôles

Corrigés

Spécialité

# Humanités, Littérature et Philosophie

Résumés de cours, exercices et corrigés



Tle

**Denis Collin (coord.)**

Professeur honoraire de philosophie

**Marie-Pierre Frondziak**

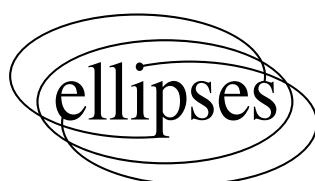
Professeure certifiée de philosophie

**Dominique Ginestet**

Professeur agrégé de lettres, Évreux

**Nathalie Ferrand**

Professeure agrégée de lettres, Rouen



**Collection « Contrôle continu »**  
*dirigée par Pascal Clavier*

Retrouvez tous les titres de la collection sur  
**[www.editions-ellipses.fr](http://www.editions-ellipses.fr)**



ISBN 9782340-039094  
©Ellipses Édition Marketing S.A., 2020  
32, rue Bague 75740 Paris cedex 15



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editions-ellipses.fr](http://www.editions-ellipses.fr)

# Sommaire

<b>Résumé de cours et exercices</b> .....	7
<b>Chapitre 1. La recherche de soi</b> <b>Des Lumières au début du xx<sup>e</sup> siècle</b> .....	9
• <b>Thème 1.</b> Éducation, transmission et émancipation.....	11
• <b>Thème 2.</b> Les expressions de la sensibilité.....	37
• <b>Thème 3.</b> Les métamorphoses du Moi.....	65
<b>Chapitre 2. L'humanité en question</b> <b>Expériences contemporaines. xx<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles</b> .....	95
• <b>Thème 1.</b> Création, continuité, ruptures.....	97
• <b>Thème 2.</b> Histoire et violence.....	125
• <b>Thème 3.</b> L'humain et ses limites.....	153
<b>Méthodologie</b> .....	179
<b>Corrigés</b> .....	185
• <b>I.</b> Question d'interprétation littéraire.....	187
• <b>II.</b> Question d'interprétation philosophique.....	193
• <b>III.</b> Essai littéraire.....	197
• <b>IV.</b> Essai philosophique.....	203





# Avant-propos

« Humanités, Littérature et Philosophie » : l'intitulé de cet enseignement indique qu'il ne s'agit pas d'une discipline parmi d'autres, mais d'un parcours dont le but est de former « l'honnête homme », celui à qui rien d'humain n'est étranger. La littérature et la philosophie sont bien enseignées dans notre système d'enseignement, mais qu'en est-il des humanités ? Cette expression désigne la culture en général, après avoir désigné la culture classique, celle que nous héritons des Grecs et des Romains, celle que nous nommons ainsi après que Cicéron (106-43 av. J.-C.) en a donné la définition.

Mais comment pourrait-on enseigner la culture ? Il faudrait reprendre tout ce que l'on trouve dans les programmes de l'école maternelle à l'université, et sans doute bien d'autres choses encore. Prenons donc le problème autrement : être cultivé, ce que l'on est souvent quand on a « fait ses humanités », c'est pouvoir assister au dialogue des grands esprits, ainsi que le disait Léo Strauss (1899-1973), et, à partir de là, pouvoir réfléchir pour soi-même sur les grandes questions auxquelles nous sommes confrontés. Réfléchir, mais aussi être capable de donner sa propre réponse, d'argumenter en s'appuyant sur des connaissances solides qu'on s'est donné la peine d'acquérir par la lecture.

Les rédacteurs du programme « Humanités, Littérature et Philosophie » le disent avec force : c'est d'abord un programme qui vise à rencontrer et à se confronter à des « œuvres d'intérêt majeur », de telle sorte que chacun puisse « faire évoluer sa pensée, jusqu'à la remettre en cause si nécessaire, pour accéder progressivement à la vérité par la preuve. » Pour cette raison, nous avons choisi de donner la priorité aux œuvres, aux auteurs et aux textes qui peuvent éclairer les grands thèmes du programme. Comment parler de l'éducation à l'époque moderne sans se confronter à Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) dont l'œuvre influence tant les pédagogues modernes ? Comment parler du sentiment de la nature en n'allant pas voir du côté des romantiques ? Comment évoquer le xx<sup>e</sup> siècle et la violence propre à cette période historique, sans convoquer les grands penseurs du totalitarisme ou les grands écrivains qui ont donné leur voix à ceux qui étaient condamnés à disparaître ?

Ce manuel est divisé selon les différents thèmes du programme. Pour le premier semestre, qui couvre la période du romantisme au  $xx^e$  siècle, nous nous sommes permis d'inclure Jean-Jacques Rousseau, tant les romantiques lui doivent. Le thème général est celui de « la recherche de soi », développée selon trois axes : éducation, transmission et émancipation, les expressions de la sensibilité, les métamorphoses du Moi.

Le deuxième semestre a pour thème général « l'humanité en question » avec pour période de référence les  $xx^e$  et  $xxi^e$  siècles. Mise en question de l'humanité : il s'agira d'abord de repérer les continuités avec la période passée, mais aussi les créations et les ruptures. Thème si vaste que l'on a dû faire des choix drastiques. L'histoire du  $xx^e$  siècle est marquée par de nouvelles formes de violence qui, par leur caractère inédit, suscitent l'interrogation. Enfin, il peut sembler, si l'on se fie à la « musique de fond », que les bouleversements technologiques et sociaux nous conduisent au-delà de l'humain.

Pour chacun des thèmes proposés par le programme nous proposons plusieurs entrées qui peuvent être abordées indépendamment les unes des autres. Chacune de ces entrées traite d'une problématique à travers quelques auteurs et quelques textes emblématiques. L'élève n'a pas à apprendre une réponse, mais à se forger sa propre pensée en prenant les chemins que nous lui proposons.

Un manuel scolaire est destiné aux élèves et vise l'épreuve qui sanctionnera cet enseignement. En Terminale, comme en Première pour ceux qui ne poursuivent pas l'enseignement « Humanités, Littérature et philosophie », l'épreuve a pour support un texte, extrait des œuvres des grands auteurs, des classiques autant que des auteurs contemporains. Les textes que nous proposons pourraient être des sujets de l'épreuve du baccalauréat et les questions que nous posons pourraient en être des questions. Certaines de ces questions font l'objet d'un traitement détaillé dans la dernière partie de ce livre. Ces traitements peuvent être pris pour des corrigés. Ils sont précédés d'une partie « méthodologie », nécessairement succincte, d'autant que les auteurs du programme précisent qu'il ne s'agira pas d'attendre des élèves qu'ils obéissent à des plans figés, à des recettes prêtes à appliquer. Il s'agit au contraire d'aider la réflexion à se déployer le plus largement possible.

# Résumé de cours et exercices

---



## **Chapitre 1**

# **La recherche de soi**

**Des Lumières au début du xx<sup>e</sup> siècle**



## Prise de vue

Le XVIII<sup>e</sup> siècle, siècle des Lumières, est le siècle de la Raison et du Progrès, mais également de l'émancipation humaine de toutes les dominations, en particulier de la domination sociale et politique. Cette émancipation suppose une compréhension des enjeux politiques et ne saurait se faire sans la transmission d'une éducation. Aussi, de 1789 à 1793 seront prises un certain nombre de décisions. L'école, autrement nommée instruction publique, devient obligatoire, publique et gratuite pour les enfants de 5 à 12 ans le 13 août 1793. Les principaux promoteurs de l'éducation par l'émancipation seront Talleyrand (qui fera un rapport sur l'instruction publique à l'Assemblée nationale le 10 septembre 1789), Condorcet (1743-1794) qui, les 20 et 21 avril 1792, fera un rapport sur l'organisation générale de l'instruction publique à l'Assemblée nationale, et Michel Lepeltier de Saint Fargeau (lequel rédigera un plan d'éducation nationale défendu par Robespierre à la Convention le 23 juillet 1793).

Si Rousseau (1712-1778) est mort vingt-et-un ans avant la Révolution française, on sait que ses ouvrages ont partiellement donné ses idéaux à cette dernière. Aussi, on ne peut parler d'éducation, de transmission et d'émancipation sans évoquer son nom et son célèbre ouvrage : *Émile, ou de l'éducation*. À la fois philosophe appartenant au siècle des Lumières, mais se défiant de l'idée de progrès, Rousseau s'appuie néanmoins sur des aspirations qui seront celles de la Révolution française : la prise en compte de l'individu et de sa liberté, laquelle n'est possible que grâce à l'éducation qui peut l'émanciper – du fait des « outils » de compréhension qu'elle fournit – de tous les jugs et de toutes les dominations. L'éducation selon Rousseau, qui favorise l'apprentissage et la découverte par l'enfant lui-même, doit former un homme libre et un citoyen responsable.

Les idées de Rousseau auront une influence majeure pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle et Honoré de Balzac (1799-1850) trouve chez le philosophe, qu'il lit très tôt, un point de départ à sa réflexion sur la société. L'auteur de *La Comédie humaine* essaie de faire du roman le moyen d'un apprentissage, d'une formation à la vie humaine et émancipée des illusions. À ce titre, les *Illusions perdues* représente un véritable ouvrage d'apprentissage dans lequel le lecteur prend conscience en même temps



que le héros, Lucien Chardon, de la vanité du talent sans une éducation solide et donc sans une réelle compréhension du monde qui l'entoure, qui se joue de lui et de sa naïveté. L'éducation a ainsi pour fonction de nous rendre plus lucides et plus conscients des enjeux sociaux et politiques.

Par ailleurs, au moment de la Révolution française, un certain nombre de femmes sont sorties de leur rôle habituel et ont revendiqué pour leur genre les mêmes prérogatives que celles du sexe masculin. Ce qui a coûté la vie à Olympe de Gouges (1748-1793).

George Sand (1804-1876) en est une représentation forte : elle refuse le rôle que lui assignent sa famille et la société. Elle s'émancipe ainsi des diktats liés à son sexe. Elle ne se revendique pas comme femme, mais comme être humain pouvant exiger, du fait même de son humanité, les mêmes droits que ceux que détiennent les hommes. Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, Simone de Beauvoir (1908-1986) sera une autre figure de proue de ce que l'on a appelé le féminisme, qui n'est en réalité rien d'autre que la revendication à pouvoir exister et à refuser l'assignation à être « femmes » que les hommes leur imposent. Pour que cette émancipation des femmes soit possible, il va de soi que l'éducation s'impose. L'indépendance de la personne, qu'elle soit homme ou femme, n'est possible qu'à condition qu'elle puisse mener une existence autonome.

Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, une autre femme, Hannah Arendt (1906-1975), s'interrogera plus largement sur l'éducation, qu'elle soit dispensée aux hommes ou aux femmes, et s'attardera sur ce que nous avons fait des idéaux de la Révolution française en matière d'éducation et d'émancipation. Ainsi dans son livre, *La crise de la culture*, Hannah Arendt montre que nous avons, au moins partiellement, renoncé à transmettre à nos enfants l'éducation qu'ils devraient avoir pour devenir des êtres humains libres et autonomes. Nous avons ainsi renoncé à notre responsabilité d'adultes en les laissant livrés à eux-mêmes sous prétexte de leur permettre d'apprendre par eux-mêmes, comme si le savoir était en puissance dans chacun de nous et qu'il n'y avait qu'à le rendre effectif par le jeu, par des choses « intéressantes », etc.

## I. Vers une nouvelle éducation ?

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique ? Lisez *La République* de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme le pensent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Rousseau, *Émile*, Livre I

*Émile, ou de l'éducation*, tel est le titre donné par Jean-Jacques Rousseau à l'ouvrage qui vient clore un cycle de réflexions consacré à la philosophie politique (édition de référence : Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau, s.n., 1782, tome quatrième). En effet, les quatre œuvres que sont le *Discours sur les sciences et les arts*, le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, le *Contrat social* et l'*Émile* constituent ensemble une réflexion soutenue et conséquente concernant ce que l'homme doit faire pour espérer une vie plus heureuse. Rousseau porte d'abord un diagnostic : les hommes ont été pervertis par le progrès et la vie sociale (*Discours sur les sciences et les arts* – 1750). L'explication en est la naissance et le développement des inégalités (*Discours sur l'inégalité* – 1755). Mais ce que l'homme a fait, il peut le défaire : il faut repenser la société politique et la changer (*Du contrat social* – 1762). Pour que cette tâche soit possible, il faut éduquer les hommes en ce sens dès leur plus jeune âge. C'est à ce dernier point, qui est en fait l'origine, que Rousseau va consacrer l'*Émile* (1762). Il a été souvent reproché à Rousseau d'avoir écrit un traité sur l'éducation, alors que lui-même avait abandonné ses cinq enfants. Cependant, comme il le dit lui-même : « au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire » (L. I). Il faut parfois dire ce que l'on pense être juste, alors même que l'on n'est pas capable de le mettre en application, ce dont Rousseau a beaucoup souffert, comme l'atteste le passage ci-dessous.

Un père, quand il engendre et nourrit des enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'État. Tout homme qui peut payer cette triple dette, et ne le fait pas, est coupable, et plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire. Je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs, qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et n'en sera jamais consolé.

Rousseau, *Émile*, L. I

Dans *Émile*, Rousseau distingue deux types d'éducation : l'une qui vise à éduquer l'homme et à respecter en lui la nature, comme le maître le fera avec Émile, et une autre qui vise à faire de l'homme un citoyen, la partie d'un tout au service du tout. La première est une éducation domestique pour devenir homme, la deuxième est une éducation publique pour s'accomplir en tant qu'homme. La seconde suppose la première. Il faut donc d'abord apprendre à vivre, à devenir homme. Il s'agit de conserver l'enfance, d'empêcher que la dénaturation ne s'enclenche. Il faut conserver l'homme comme il est né : libre et égal à un autre homme. Comme on peut le remarquer, si l'éducation est nécessaire, c'est parce que nous devons vivre avec les autres hommes. La portée de l'éducation est donc d'emblée politique, au sens fort du terme.

Si *Émile* est l'un des premiers ouvrages qui mettront en évidence la nécessité de partir de ce que sont les enfants, afin de les mener à l'autonomie, Rousseau s'inspire également du « père » de la philosophie, c'est-à-dire de Platon dont le point de départ de la réflexion est l'éducation : comment éduquer les hommes pour que ce ne soit pas l'opinion, mais la raison qui décide ? Comment faire en sorte que l'opinion ne condamne plus jamais à mort Socrate ? Rousseau reprend à Platon, qu'il cite souvent dans son ouvrage, l'idée que l'éducation est essentielle à la cité, à la vie commune, mais lui va partir non de la raison, mais de la liberté. Avec son traité, Rousseau veut que l'on renonce à une éducation comme simple transmission (conçue comme un tonneau plein : le savoir du maître, que l'on transvase dans un tonneau vide : l'ignorance de l'élève) et que l'on vise une éducation qui mène à l'émancipation. En effet, le but de l'éducation doit être de former des hommes libres, pour cela il faut les traiter dès l'enfance en êtres libres. En quelque sorte, *Émile* représente la propédeutique des méthodes éducatives alternatives que seront celles de Célestin Freinet (1896-1966) ou de Maria Montessori (1870-1952).

### Écouter les enfants, mais ne pas accomplir leurs caprices

En effet, les enfants ont besoin d'aide pour s'humaniser, mais ils comprennent très vite qu'ils peuvent se faire servir. Par cette analyse, Rousseau met en évidence un des rouages de la domination : habituer les enfants à être à leur service et à suppléer à leur faiblesse. La volonté de dominer n'est pas inscrite dans la nature, mais se développe au travers de l'éducation qu'on donne aux enfants.

Les premiers pleurs des enfants sont des prières : si l'on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par se faire assister, ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre faiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire et de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services, ici commencent à se faire apercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, et l'on voit déjà pourquoi dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention secrète qui dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint et crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement et à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander ni aux hommes, car il n'est pas leur maître, ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant désire quelque chose qu'il voit et qu'on veut lui donner, il

vaut mieux porter l'enfant à l'objet, que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, et il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer. [...].

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfants ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais sitôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instruments qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant et suppléer à leur propre faiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchants, indomptables ; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne ; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, et de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

Rousseau, *Émile*, L. I

### \* Question d'interprétation littéraire

Comment Rousseau procède-t-il pour mettre en évidence la naissance de l'attitude capricieuse des enfants ?

### \* Essai philosophique

En quoi l'analyse, menée par Rousseau concernant la mise en place des processus de domination, paraît-elle convaincante ?

*Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.*

## Ne pas imposer l'apprentissage de la lecture, mais attendre que le besoin s'en fasse sentir

Toute la théorie éducative de Rousseau repose sur ce principe : ne pas forcer, ne pas contrarier la nature, et donc ne pas contrarier la nature en l'enfant. Il faut lui laisser faire ses expériences, ne pas lui imposer de savoirs extérieurs, qu'il n'est pas en mesure d'assimiler de toute façon, à moins de vouloir en faire un simple perroquet.

En ôtant ainsi tous les devoirs des enfants, j'ôte les instruments de leur plus grande misère, savoir les livres. La lecture est le fléau de l'enfance, et presque la seule occupation qu'on lui sait donner. À peine à douze ans Émile saura-t-il ce que c'est qu'un livre. Mais il faut bien au moins, dira-t-on, qu'il sache lire. J'en conviens : il faut qu'il sache lire quand la lecture lui est utile ; jusqu'alors elle n'est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfants par obéissance, il s'ensuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne sentent l'avantage actuel et présent, soit d'agrément, soit d'utilité ; autrement quel motif les porterait à l'apprendre ? L'art de parler aux absents et de les entendre, l'art de leur communiquer au loin sans médiateur nos sentiments, nos volontés, nos désirs, est un art dont l'utilité peut être rendue sensible à tous les âges. Par quel prodige cet art si utile et si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance ? Parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, et qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente ; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, et bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire ; on invente des bureaux, des cartes ; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'imprimerie ; Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dés. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié ! Un moyen plus sûr que tout cela, et celui qu'on oublie toujours est le désir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce désir, puis laissez là vos bureaux et vos dés, toute méthode lui sera bonne.

Rousseau, *Émile*, L. II

### \* Question d'interprétation philosophique

Expliquez la phrase suivante : « Un moyen plus sûr que tout cela, et celui qu'on oublie toujours est le désir d'apprendre. ». Développez votre réponse à l'aide d'exemples.

### \* Essai littéraire

Êtes-vous d'accord avec la position de Rousseau concernant la lecture ?

*Pour construire votre réponse, vous vous réfèrerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.*

## L'expérience, à travers la sensibilité, représente la première étape de l'apprentissage

La conception rousseauiste de l'éducation est somme toute moderne : l'enfant doit apprendre par lui-même et il apprend d'abord au travers de ses propres expériences et dans ses rapports à la nature. Le rapport de notre corps au monde, à travers nos sens, constitue la base de notre intelligence. C'est dans ce rapport sensible au monde que se construisent nos questionnements, nos interprétations et l'élaboration de nos connaissances. Négliger cette étape, c'est négliger le futur développement de la pensée et c'est condamner les individus à ne jamais rien savoir, mais à adopter les croyances communes sans analyse. Telle est ici la position de Rousseau.

Les premiers mouvements naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, et d'éprouver dans chaque objet qu'il aperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa première étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, et dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats et flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le temps d'exercer les uns et les autres aux fonctions qui leur sont propres, c'est le temps d'apprendre à connaître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la première raison de l'homme est une raison sensitive ; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de Philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui ; c'est nous apprendre à beaucoup croire, et à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les instruments ; et pour pouvoir employer utilement ces instruments, il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens, nos organes, qui sont les instruments de notre intelligence ; et pour tirer tout le parti possible de ces instruments, il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste et sain. Ainsi, loin que la véritable raison de l'homme se forme indépendamment du corps, c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles et sûres.

Rousseau, *Émile*, L. II

### \* Question d'interprétation littéraire

Comment Rousseau nous fait-il comprendre l'importance de nos sens pour développer notre raison ?

### \* Essai philosophique

À la lumière de ce texte, que penser de l'adage : « bien dans son corps, bien dans sa tête » ?

*Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.*

### Écho

Or, pour répandre ces lumières, il n'est besoin de rien d'autre que de la liberté ; de fait, de sa plus inoffensive manifestation, à savoir l'usage public de sa raison, et ce, dans tous les domaines. Mais j'entends crier de tous côtés : « Ne raisonnez pas ! ». Le militaire dit : « Ne raisonnez pas, faites vos exercices ! ». Le percepteur : « Ne raisonnez pas, payez ! ». Le prêtre : « Ne raisonnez pas,

croyez ! ». (Il n'y a qu'un seul maître au monde qui dise : « Raisonnez autant que vous voudrez et sur tout ce que vous voudrez, mais obéissez ! ») Dans tous ces cas, il y a limitation de la liberté.

Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*,  
trad. Piobetta, édition électronique Encéphali

### \* Question pour un exposé oral

Comment l'éducation peut-elle être émancipatrice ?

## II. Un roman d'apprentissage: *Illusions perdues*

Le roman d'éducation est un roman de l'individu emporté, happé, par un réel en devenir, en même temps que le roman des avortements ou chocs amortis successifs au travers desquels fait naufrage une idée du monde, en même temps que peut-être, douloureusement, et au moins pour le lecteur, s'en forge une nouvelle.

Pierre Barbéris, *Le Monde de Balzac*

« Œuvre capitale dans l'œuvre », comme l'écrit Balzac à M<sup>me</sup> Hanska, *Illusions perdues* est un roman qui obéit au propos général de la *Comédie humaine* : donner à voir, expliquer le monde en mutation des années de la Monarchie de juillet<sup>1</sup>, où le système ancien de la Noblesse au pouvoir soutenue par le clergé a été remplacé par la finance soutenue par la presse (comme l'indiquent dès 1831 dans *La Peau de chagrin* les convives du banquet chez Taillefer). Ce roman de la maturité ressortit au genre du roman d'apprentissage, dont la figure tutélaire est représentée par *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832). Toutefois, alors que le modèle allemand présente les années de jeunesse, les années d'apprentissage puis les années de maîtrise du héros, l'itinéraire du personnage principal le conduira à une série de désillusions sur le monde et ses rouages. Comme tout roman du genre, l'apprentissage est également celui du lecteur qui, grâce au mentor qu'est le narrateur, va être capable de comprendre le monde et est invité à devenir un herméneute aussi pénétrant que l'auteur. Roman de l'imprimerie, *Illusions perdues* est en même temps un roman dévoilant le décalage qui existe entre une province d'abord figée dans le passé (première partie) et l'univers parisien (deuxième partie) pour montrer enfin comment le monde ancien est bouleversé par les changements (troisième partie).

1. À la suite des « Trois Glorieuses » de juillet 1830, Charles X abdique, c'est la fin des Bourbons. Son cousin Louis-Philippe d'Orléans devient non plus Roi de France, mais Roi des Français. Dès 1831 Balzac, monarchiste légitimiste, dénonce une fausse révolution qui installe au pouvoir les puissances d'argent. Entre 1834 et 1836, travaillant à son roman *Lucien Leuwen*, le républicain Stendhal dénoncera en Louis-Philippe « le plus fripon des Kings ».

## Les deux poètes

La première partie du roman décrit l'éducation de plusieurs personnages. Ouvrant le récit, le parcours d'un « Ours » d'Angoulême, de l'ouvrier pressier Nicolas Séchard analphabète devenu grâce aux hasards de l'Histoire imprimeur pendant la Révolution, permet de présenter un homme résumant une époque et capable de s'enrichir sans éducation. Le père Séchard, dont le nom dit la soif inextinguible, a envoyé son fils David en apprentissage à Paris, dans une imprimerie moderne. Il ne transmet pas, mais revend à son fils l'imprimerie, menacée par la concurrence des entreprenants frères Cointet, en l'escroquant. Si David voit le peu de valeur de l'imprimerie paternelle, il ne proteste pas, trop soumis à celui qui lui a donné le jour. Le titre de la partie « Les Deux poètes » se justifie par l'amitié entre David et Lucien, fils du pharmacien Chardon. Un moment de communion par la lecture présente les deux amis se délectant d'un ouvrage de poésie d'André Chénier. Mais seul Lucien fait le parcours qui part du faubourg d'Angoulême, L'Houmeau, vers la ville haute de la vieille aristocratie. Alors que l'imprimeur accepte la ségrégation sociale et affirme – « Moi je suis et resterai David Séchard », Lucien, grâce à ses talents de poète reconnu par le proviseur du lycée, est introduit dans le salon de Madame de Bargeton, et peut espérer se faire appeler non pas du nom roturier de son père, mais du noble nom de sa mère, de Rubempré. Ce n'est pas l'instruction reçue, mais son talent qui lui ouvre les portes de la haute société. L'éducation d'Anaïs de Nègrepelisse est présentée comme au-dessus du commun, convenable par sa hardiesse pour un homme. Elle a épousé un gentilhomme de vingt ans son aîné « fort endommagé par les dissipations amoureuses de sa jeunesse », M. de Bargeton. Le lecteur est invité à deviner l'incapacité sexuelle du mari. Malgré sa hardiesse intellectuelle, madame de Bargeton hésite d'abord devant le scandale puis choisit de fuir à Paris avec Lucien.

Seul David Séchard accède à une véritable maîtrise : il dévoile à Ève Chardon, la sœur de son meilleur ami, qu'il épouse, la faiblesse du caractère de Lucien et indique son grand projet d'inventer un papier à bas coût.

Mais le roman permet l'éducation du lecteur – et le narrateur s'adresse explicitement aux « pauvres ilotes de province » – qui doit comprendre l'inintelligence de cette noblesse de la Restauration qui demeure guindée dans une représentation d'elle-même d'un autre temps sans rapport avec les mutations réelles que dévoile l'auteur. La richesse est passée à l'industrie et les aristocrates refusent de le voir. L'entre-soi les pousse à mépriser la noblesse d'Empire et madame de Bargeton refuse la particule au baron qu'elle affecte d'appeler « Châtelet », qui parvient à se faire inviter chez la « reine d'Angoulême ». Si la première partie est statique, avec une longue galerie de portraits, c'est que ce monde est figé.



Des circonstances assez rares au fond des provinces avaient inspiré à madame de Bargeton le goût de la musique et de la littérature. Pendant la Révolution, un abbé Niollant, le meilleur élève de l'abbé Roze, se cacha dans le petit castel d'Escarbas, en y apportant son bagage de compositeur. Il avait largement payé l'hospitalité du vieux gentilhomme en faisant l'éducation de sa fille, Anaïs, nommée Naïs par abréviation, et qui sans cette aventure eût été abandonnée à elle-même ou, par un plus grand malheur, à quelque mauvaise femme de chambre. Non seulement l'abbé était musicien, mais il possédait des connaissances étendues en littérature, il savait l'italien et l'allemand. Il enseigna donc ces deux langues et le contrepoint à mademoiselle de Nègrepelisse ; il lui expliqua les grandes œuvres littéraires de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, en déchiffrant avec elle la musique de tous les maîtres. Enfin, pour combattre le désœuvrement de la profonde solitude à laquelle les condamnaient les événements politiques, il lui apprit le grec et le latin, et lui donna quelque teinture des sciences naturelles. La présence d'une mère ne modifia point cette mâle éducation chez une jeune personne déjà trop portée à l'indépendance par la vie champêtre. L'abbé Niollant, âme enthousiaste et poétique, était surtout remarquable par l'esprit particulier aux artistes qui comporte plusieurs prisables qualités, mais qui s'élève au-dessus des idées bourgeoises par la liberté des jugements et par l'étendue des aperçus. Si, dans le monde, cet esprit se fait pardonner ses témérités par son originale profondeur, il peut sembler nuisible dans la vie privée par les écarts qu'il inspire. L'abbé ne manquait point de cœur, ses idées furent donc contagieuses pour une jeune fille chez qui l'exaltation naturelle aux jeunes personnes se trouvait corroborée par la solitude de la campagne.

Balzac, *Illusions perdues*, « Les deux poètes », première partie

### \* Question d'interprétation littéraire

Le récit de l'éducation de M<sup>lle</sup> de Nègrepelisse par l'abbé Niollant sert-il seulement à brosser le portrait des personnages ?

### \* Essai philosophique

Instruire ou éduquer : quelle est la finalité de l'école ?

*Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.*

## Un grand homme de province à Paris

Madame de Bargeton arrive à Paris avec Lucien. Mais le manque d'argent est fatal à leur amour. Toute la deuxième partie montre une série de désillusions. La nécessité d'avoir un initiateur est impérative pour connaître les codes parisiens et se « désangouler » comme le dit le baron du Châtelet. Grâce à sa parente, la marquise d'Espard, Madame de Bargeton échappe au ridicule lors de sa première

sortie à l'opéra, alors que Lucien est présenté comme socialement indigne par Eugène de Rastignac. Rejeté de la haute société, Lucien va rencontrer Daniel d'Arthez, un écrivain qui l'introduit au Cénacle, groupe utopique de grands esprits liés par une amitié qui dépasse les clivages politiques. Pour y demeurer, Lucien doit faire œuvre, et pour cela est invité à accepter la misère pour atteindre son but intellectuel et moral. Mais le poète va se laisser tenter par le discours de Lousteau (ci-dessous) qui lui dévoile un milieu inconnu à Angoulême, celui du journalisme, qui permet un succès rapide dans la société. Que d'Arthez comme Lousteau présente cette voie comme celle de l'enfer n'effraie pas Lucien. Le roman dévoile l'envers de la société, ses pièges : le lecteur voit la soif de vivre du héros, mais ses erreurs de jugement qui le conduisent à la déroute.

Cette rude tirade, prononcée avec les accents divers des passions qu'elle exprimait, tomba comme une avalanche de neige dans le cœur de Lucien et y mit un froid glacial. Il demeura debout et silencieux pendant un moment. Enfin, son cœur, comme stimulé par l'horrible poésie des difficultés, éclata. Lucien serra la main de Lousteau, et lui cria : – Je triompherai !

– Bon ! dit le journaliste, encore un chrétien qui descend dans l'arène pour se livrer aux bêtes. Mon cher, il y a ce soir une première représentation au Panorama-Dramatique, elle ne commencera qu'à huit heures, il est six heures, allez mettre votre meilleur habit, enfin soyez convenable. Venez me prendre. Je demeure rue de La Harpe, au-dessus du café Serval, au quatrième étage. Nous passerons chez Dauriat d'abord. Vous persistez, n'est-ce pas ? Eh ! bien, je vous ferai connaître ce soir un des rois de la librairie et quelques journalistes. Après le spectacle, nous souperons chez ma maîtresse avec des amis, car notre dîner ne peut pas compter pour un repas. Vous y trouverez Finot, le rédacteur en chef et le propriétaire de mon journal. Vous savez le mot de Minette du Vaudeville : Le temps est un grand maigre<sup>1</sup> ? eh ! bien, pour nous le hasard est aussi un grand maigre, il faut le tenter.

– Je n'oublierai jamais cette journée, dit Lucien.

– Munissez-vous de votre manuscrit, et soyez en tenue, moins à cause de Florine que du libraire.

La bonhomie de camarade, qui succédait au cri violent du poète peignant la guerre littéraire, toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait été naguère à la même place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animé par la perspective d'une lutte immédiate entre les hommes et lui, l'inexpérimenté jeune homme ne soupçonna point la réalité des malheurs moraux que lui dénonçait le journaliste. Il ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr ; l'autre semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux où devait se crotter sa conscience. Son caractère le portait à prendre le chemin le plus court, en apparence le plus agréable, à saisir les moyens décisifs

1. Déformation comique du proverbe « Le temps est un grand maître ».

et rapides. Il ne vit en ce moment aucune différence entre la noble amitié de d'Arthez et la facile camaraderie de Lousteau. Cet esprit mobile aperçut dans le Journal une arme à sa portée, il se sentait habile à la manier, il la voulut prendre. Ébloui par les offres de son nouvel ami dont la main frappa la sienne avec un laisser-aller qui lui parut gracieux, pouvait-il savoir que, dans l'armée de la Presse, chacun a besoin d'amis, comme les généraux ont besoin de soldats ! Lousteau, lui voyant de la résolution, le racolait en espérant se l'attacher. Le journaliste en était à son premier ami, comme Lucien à son premier protecteur : l'un voulait passer caporal, l'autre voulait être soldat.

Balzac, *Illusions perdues*, « Un grand homme de province à Paris », deuxième partie

### \* Question d'interprétation littéraire

Comment le thème de la croisée des chemins est-il ici exploité ?

### \* Essai philosophique

La satisfaction de l'ambition exige-t-elle toutes les compromissions ?

*Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.*

## Les souffrances de l'inventeur

Ayant tout perdu, Lucien rentre à Angoulême où les dettes qu'il a contractées au nom de David – sans que celui-ci le sache – permettent aux frères Cointet de perdre leur rival. Angoulême voit revenir Madame de Bargeton, désormais Madame du Châtelet. Si elle a du prestige, c'est parce que son mari, ancien bonapartiste, a été nommé préfet : même la province n'échappe pas aux mutations sociales. Mais le pouvoir véritable est aux mains des industriels Cointet qui contraignent David Séchard à leur céder son invention pour fabriquer du papier à bas coût à partir de chardon – ce papier nécessaire à l'essor de la Presse ; ce sont eux qui deviennent députés, pairs de France. Quant à Lucien, il pense à se suicider quand il rencontre un personnage « patiemment ecclésiastique » qui lui propose un pacte (texte ci-dessous). Le lecteur a lu auparavant la lettre de Daniel d'Arthez à Ève Séchard, où il dénonce le manque de volonté de Lucien : il n'est qu'une « femelle qui aime à paraître » et signerait « un pacte avec le démon, si ce pacte lui donnait pour quelques années une vie brillante et luxueuse ». Ainsi, dans ce roman, c'est bien l'éducation du lecteur qui se fait grâce aux erreurs du héros.

Alors qu'il pensait se suicider, un voyageur ecclésiastique entame une conversation avec Lucien où il se présente rapidement en initiateur capable de dévoiler le monde tel qu'il est. L'esprit frivole de Lucien après quelques derniers sursauts de conscience se laisse convaincre.

– Ainsi, faute de dix ou douze mille francs, vous alliez vous tuer. Vous êtes un enfant, vous ne connaissez ni les hommes, ni les choses. Une destinée vaut tout ce que l’homme l’estime, et vous n’évaluez votre avenir que douze mille francs ; eh ! bien, je vous achèterai tout à l’heure davantage. Quant à l’emprisonnement de votre beau-frère, c’est une vétille. Si ce cher M. Séchard a fait une découverte, il sera riche. Les riches n’ont jamais été mis en prison pour dettes. Vous ne me paraissez pas fort en Histoire. Il y a deux Histoires : l’Histoire officielle, menteuse, qu’on enseigne, l’Histoire *ad usum delphini*<sup>1</sup> ; puis l’Histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, une histoire honteuse. Laissez-moi vous raconter, en trois mots, une autre historiette que vous ne connaissez pas. Un ambitieux, prêtre et jeune, veut entrer aux affaires publiques, il se fait le chien couchant du favori, le favori d’une reine ; le favori s’intéresse au prêtre, et lui donne le rang de ministre en lui donnant une place au Conseil. Un soir, un de ces hommes qui croient rendre service (ne rendez jamais un service qu’on ne vous demande pas !) écrit au jeune ambitieux que la vie de son bienfaiteur est menacée. Le roi s’est courroucé d’avoir un maître, demain le favori doit être tué s’il se rend au palais. Eh ! bien, jeune homme, qu’auriez-vous fait en recevant cette lettre ?...

– Je serais allé sur-le-champ avertir mon bienfaiteur, s’écria vivement Lucien.

– Vous êtes bien encore l’enfant que révèle le récit de votre existence, dit le prêtre. Notre homme s’est dit : Si le roi va jusqu’au crime, mon bienfaiteur est perdu ; je dois avoir reçu cette lettre trop tard. Et il a dormi jusqu’à l’heure où l’on tuait le favori...

– C’est un monstre ! dit Lucien, qui soupçonna chez prêtre l’intention de l’éprouver.

– Tous les grands hommes sont des monstres, celui-là s’appelle le cardinal de Richelieu, répondit le chanoine, et son bienfaiteur a nom le maréchal d’Ancre. Vous voyez bien que vous ne connaissez pas votre histoire de France. N’avais-je pas raison de vous dire que l’Histoire enseignée dans les collèges est une collection de dates et de faits, excessivement douteuse d’abord, mais sans la moindre portée. À quoi vous sert-il de savoir que Jeanne d’Arc a existé ? En avez-vous jamais tiré cette conclusion que, si la France avait alors accepté la dynastie angevine des Plantagenêts, les deux peuples réunis auraient aujourd’hui l’empire du monde, et que les deux îles où se forgent les troubles politiques du continent seraient deux provinces françaises ?... Mais avez-vous étudié les moyens par lesquels les Médicis, de simples marchands, sont arrivés à être grands ducs de Toscane ?

– Un poète, en France, n’est pas tenu d’être un bénédictin, dit Lucien.

Balzac, *Illusions perdues*, « Les souffrances de l’inventeur », troisième partie

1. À l’usage du dauphin (de l’héritier du trône), c’est-à-dire une histoire édulcorée, censurée.